

Les émotions ont-elles une âme ?

Patricia Ferlin

IUT d'Orléans - département GEA, Rue d'Issoudun BP 6729, 45067 Orléans Cedex 2
patricia.ferlin@univ-orleans.fr

Section de rattachement : 9

Secteur : Tertiaire

***Résumé :** Il s'agit de mener une réflexion selon trois axes. Le premier développe la notion de personnification : l'émotion, comme être vivant, dotée d'un sexe et d'une intelligence (en liaison avec des ouvrages comme l'intelligence émotionnelle ou le sexe des émotions). Le deuxième joue sur l'opposition entre singulier et pluriel, l'importance des larmes et la part belle faite au trouble. Et le troisième point insiste sur la force des émotions dans l'art avec un exemple "grand public" qui tend à démontrer que l'art sous toutes ses formes est un vivier fabuleux où puiser ce petit supplément d'âme qui donne tous les talents. Il s'agit de s'interroger sur la place de l'émotion dans notre système de valeurs et sur la nécessité de ressentir, vibrer, sourire et pleurer.*

Lorsqu'on parcourt les rayons des librairies ou bien lorsque l'on tape EMOTIONS sur n'importe quel moteur de recherche, on trouve tout ce qu'on ne désire pas. Le mot est-il trop vague, trop allusif ? A défaut de savoir d'emblée, si les émotions ont une âme, on apprend qu'elles peuvent avoir un sexe, et développer l'intelligence. Cette personnification des émotions m'a troublée quelque peu et j'ai souhaité approfondir la réflexion. Voilà donc ma première piste : l'émotion, entre personnification et concept. Lorsqu'on ouvre les pages du Littré, on lit à EMOTION : mouvement moral qui trouble et qui agite. Le trouble et l'agitation, voilà bien deux termes riches de sens et de connotations. Au fil de ces recherches sur l'émotion, m'est apparue très vite une autre distinction : le singulier et le pluriel. Il me semble en effet, que lorsqu'on évoque l'émotion, au singulier, on ne fait pas appel aux mêmes réseaux lexicaux, sémantiques, que lorsqu'on parle des émotions au pluriel. Voilà ma deuxième piste : l'émotion versus les émotions. Enfin, en préparant cet exposé, et en puisant dans mon vivier d'émotions propres, j'ai compris que deux mondes se disputaient le territoire vaste et riche des émotions : la vie, la vraie, la nôtre et l'art. Voilà ma troisième et dernière piste. Ce sont-là les quelques chemins de traverse que j'aimerais emprunter avec vous, balisés de dichotomies : personnification-concept, singulier-pluriel, art-vraie vie. Voici deux titres d'ouvrage, très à la mode : Le sexe des émotions, d'Alain Braconnier, médecin-psychiatre, paru chez Odile Jacob en 1996 et en collection de poche en 2000 et L'intelligence émotionnelle de Daniel Goleman, psychologue américain, paru chez Robert Laffont en 1997. Mon propos n'est pas, bien entendu, de traiter de ces ouvrages mais d'interroger ces titres. Le sexe des émotions. L'intelligence des émotions. On est là,

dans une personnification du concept qui me semble intéressante. Le premier ouvrage fonde son postulat sur l'opposition masculin-féminin : "Pourquoi les hommes se cachent-ils pour pleurer ? Pourquoi les femmes savent-elles mieux exprimer leurs émotions pour se faire entendre ? " nous demande l'auteur. Il a raison, cette dichotomie est bien réelle (quoique sujette à exception j'y reviendrai). Mais elle m'intéresse aussi parce qu'elle situe les émotions au rang des êtres vivants. Le second ouvrage, fait encore un pas de plus, car il considère les émotions non pas comme de simples êtres vivants (dotés d'un sexe) mais comme des êtres pensants (dotés d'une intelligence). Et il nous explique que notre réussite ne dépend pas de notre QI mais de notre capacité à comprendre, maîtriser et utiliser adroitement nos émotions. Ces émotions, que pendant longtemps on nous a demandé de ne pas montrer, de ne pas exprimer, on nous dit aujourd'hui qu'elles peuvent, doivent être le garant d'une vie meilleure. On les remet à leur place, au sommet de notre hiérarchie des valeurs. Et je trouve cela plutôt sain et salutaire. Oser pleurer, oser se mettre en colère (la colère n'est pas forcément synonyme de violence), sont des actes aujourd'hui plus admis. Les bienséances et les convenances ont perdu du terrain face à la force des émotions. Continuons notre chemin et empruntons le deuxième sentier, qui croise d'ailleurs le premier. Nous avons abordé pour l'instant LES EMOTIONS. Il convient de proposer une distinction entre singulier et pluriel. Aux émotions au pluriel, j'ai tendance à associer un bon nombre d'affects, du positif au plus noir, du trouble amoureux à la colère la plus destructrice. Au singulier, en revanche, l'émotion devient aimable, mélancolique et douce. Je la relie au chagrin et à un certain jaillissement des larmes, celles qu'on ne maîtrise pas lorsque le bonheur pointe le bout de son museau. Le vocable qui me plaît le mieux, je crois, associé à l'émotion, c'est le substantif "trouble". On y lit le délicieux et l'inquiétant. Au lieu d'une image étale et d'une surface plane, on y sent l'eau qui clapote et qui trouble la vue, les premiers remous. En effet, et c'est une interprétation toute personnelle (mais peut-être aussi féminine !) je revendique volontiers les larmes, comme signe premier d'émotion. Mon expérience de l'enseignement ne contredit absolument pas mes propos. Vous tous ici, vous avez vécu ce moment de grâce, après vos derniers mots prononcés, des regards attentifs, un silence presque religieux et le sentiment d'avoir accompli une tâche avec brio. Une parcelle d'émotion, un instant tremblé. On sent que quelque chose se passe, là entre les entrailles ou bien au fond de la gorge, qui peut jaillir, qui peut perturber le bon ordre, c'est l'émotion. Parfois on la retient au bord des yeux, parfois, on la laisse s'écouler... Je me permettrai de vous raconter une anecdote, qui pour moi n'en est pas une d'ailleurs, plutôt un véritable jalon dans ma vie d'enseignante : c'était en 1997 ou 98 au siècle dernier donc...) A l'IUT d'Orléans, nous avons accueilli un étudiant en fauteuil. Pas d'ascenseur, mais des garçons solidaires et astucieux : ma salle de cours - audiovisuelle - est au premier étage.* Stéphane, comme sujet d'exposé en 1ère année, avait décidé, de nous parler de son accident et de sa vie après le drame. Stéphane avait 18 ans lorsqu'il a perdu l'usage de ses jambes dans un accident de voiture. Après quelques mois de rééducation, il avait réussi à donner un nouveau sens à sa vie et avait affirmé que la vie vaut la peine d'être vécue, assis aussi. Les paroles de cet étudiant ont résonné longtemps dans les esprits de ceux qui étaient présents ce jour-là. L'émotion

avait été si vive, palpable. J'avais levé les yeux afin d'empêcher mes larmes de couler. Mais je le répète, je crois qu'on a le droit de pleurer. J'ai souvent raconté cette histoire à mes étudiants suivants, ce moment unique, cette leçon. L'exemple même, à mon sens, de la belle émotion. J'ai toujours des nouvelles de Stéphane, qui se marie au mois de mai. La belle émotion dans la vraie vie. Chacun de nous l'a ressentie, après un "je t'aime" chuchoté comme un baiser, après des retrouvailles dans une gare triste et sale mais qui demeure dans notre souvenir l'endroit idéal, après des départs aussi où cette fois, en effet, la fameuse gare est vraiment sordide, après la lecture d'une lettre où l'autre se confie, après avoir revu un vieil ami, après une phrase de nos enfants, un billet doux écrit avec des fautes d'orthographe, bref, ces belles émotions-là parcourent nos vies et doivent le faire encore. Je ne parle pas ici du chagrin terrible face à la disparition, à la mort d'un proche, au manque insupportable de l'être aimé. Il ne s'agit plus d'émotion au sens où je l'évoque depuis quelques instants, il s'agit de désespoir. La question qui me vient à l'esprit lorsque j'essaie de faire le catalogue de mes émotions passées, est la suivante : mes plus belles émotions, les ai-je ressenties dans la vraie vie ou bien après avoir lu une page de roman, quelques alexandrins magnifiques ou contemplé un enfant et sa mère sur une toile dans un musée espagnol (1) ? J'emprunterai ici mon troisième et dernier sentier : l'émotion et l'art. L'émotion et l'art, sous toutes ses formes. J'ai choisi, délibérément d'évoquer un film, un film grand public, tiré d'un roman à l'eau de rose. Il s'agit de "Sur la route de Madison" du talentueux Clint Eastwood. Ce film est mon film de chevet, premier au hit parade de mes émotions. La première fois que je l'ai vu, c'était au cinéma, seule, un après-midi. Je suis rentrée dans la salle un peu par hasard, pas du tout préparée au bouleversement intérieur qui allait suivre. Evidemment je n'avais ni mouchoir ni lunettes de soleil. Le trouble qui amène, sans crier gare les sanglots, je l'ai ressenti, par écran interposé, au moment où, sous une pluie diluvienne, l'héroïne s'efforce, avec succès, de maîtriser son irrésistible envie de quitter la voiture et son mari et d'aller se jeter dans les bras du héros, tout mouillé, qui lui fait face, derrière les essuie-glaces, au bout de l'avenue. Elle résiste. Et plus elle résiste plus mes larmes s'écoulent, comme la pluie. Vous avouerai-je autre chose ? A chaque fois que je revois ce film, plus de dix fois maintenant, à chaque fois, c'est la même émotion qui m'étreint, la même belle et douce émotion, fulgurante et vive. Clint Eastwood est à mon sens l'exception flagrante dont je vous parlais tout à l'heure. Sa capacité à faire jaillir l'émotion me semble toute féminine ! Je pourrai à loisir multiplier les exemples, romanesques, musicaux, picturaux, cinématographiques, etc. Ce qui m'intéresse davantage c'est de trouver une réponse à cette question : qui de l'art ou de la vraie vie remporte la palme de l'émotion ? J'aimerais croire que la vie a plus de talent, qu'elle offre cette palette d'émotions que l'art, sans crier gare, dilapide à plaisir, si tant est qu'on sache regarder, écouter et lire. Voici notre dernière dichotomie. Ce jaillissement de larmes, peut-il être provoqué à chaque fois que notre vie ressemble à un roman, à une partition, à une oeuvre d'art ? Je n'ai pas de véritable réponse à cette question. Je sais juste que ce léger trouble qui survient, qui étreint et qui arrête le temps, il est capable de faire d'un instant figé toute une éternité. Au fond, l'émotion au sens où je l'entends, où j'essaie de vous la décrire, ce serait ce petit supplément d'âme qui rend les être humains

plus potables et la vie plus supportable. Est-ce une vision pessimiste ? Je l'ignore. En revanche, il me semble évident d'affirmer que sans l'émotion, la belle, la vie serait fadeur et platitude. Chaque jour, elle propose son lot, à nous d'y puiser, d'y trouver nos forces. Je suis de celles qui croient que, au singulier, quelque soit son sexe ou son degré d'intelligence, l'émotion a une âme, une belle âme, non pas la grise, dont parle Philippe Claudel (2), mais la radieuse, la mélancolique et la délicieuse. Les larmes ne sont pas toujours tristes. Si nous les laissons jaillir davantage, le mouchoir redeviendrait à la mode... Au lieu de soulager nos rhumes, il consolerait nos âmes et permettrait peut-être d'ériger au premier rang de nos préoccupations humaines, la nécessité de ressentir, de vibrer, de sourire et pleurer.

Patricia Ferlin

NOTES :

- 1 . Pablo Picasso, *Les désemparés* (1903), Musée Picasso, Barcelone.
2. Paul Claudel, *Les Ames grises*, Stock, 2003.

BIBLIOGRAPHIE :

Braconnier Alain, *Le Sexe des émotions*, Odile Jacob, 1996.

Claudel Philippe, *Les Ames grises*, Stock, 2003.

Goleman Daniel, *L'Intelligence émotionnelle*, Robert Laffont, 1997.